



Retour dans la ville endormie



On ne se sent pas vraiment mal à l'aise, juste un peu « à côté des choses »...

C'est décidément un bien étrange sentiment qui accompagne ce retour à Paris, un 20 août, quand la ville assoupie ne s'est pas encore regarnie de ses habitants mais que l'atmosphère de la rentrée est déjà partout présente, sous un ciel si bas qu'on le croirait d'un automne anglais.

Ce sont des jours de l'entre-deux, des jours interstitiels, coincés entre les vacances écrasées de soleil et trop vite disparues et la pénombre naissante qui glisse lentement vers un temps de novembre.

Ce n'est pas encore la rentrée. Paris n'est pour l'heure qu'un long cortège de rues désertées, abandonnées au temps maussade et aux rares touristes qui s'attardent sous ce crachin qui ne vous lâche pas. Les voitures sont encore au garage, les vélos dans leur parking, les restaurants et les cavistes aux abonnés absents. On n'ose pas encore rappeler les amis dont on ne sait s'ils sont déjà de retour de vacances, sans doute par peur de les contaminer de notre ciel de grisaille et de nos états d'âme, au cas, toujours probable, où ils seraient encore au loin.

Au bureau on ne rêve que d'un chez soi en retrait du monde, un fauteuil, un bouquin pour – on le faisait il y a quelques jours encore à l'ombre du Tilleul – laisser s'écouler lentement le peu de temps qui reste avant le retour de l'effervescence de la vie parisienne.

Il faut faire son deuil des vacances, du soleil accablant, des rires enfantins au bord de la piscine et de la douceur de vivre avec les siens.

On retrouve alors, dans cette ville endormie, l'escalier de bois ciré, la montée des étages, le retour de la verticalité oubliée au fil des promenades et des bains de mer, les lampes allumées tôt le soir sur la console du salon, un ciel gris de zinc, de plomb et de fumée, les arbres des squares déserts qui voient leurs premières feuilles les



quitter et les phares des autos qui s'allument entre chien et loup. On réapprend à voir le monde à travers les gouttes, d'une vitre, d'un pare-brise, d'une visière.

Mais on se sent quand même un peu en dehors de tout, en dehors de soi, en proie à une douce mélancolie à laquelle on s'abandonne avec plaisir, en un temps qui pousse à l'indolence.

Alors on marche lentement, presque accablé par tant d'absences et de sombres journées, mais bientôt on pressera le pas, dans le bouillonnement de la rentrée, bousculé par tous ces livres à lire, ces spectacles à voir, ces dîners à organiser, ces vins à déguster et ces nouvelles tables à visiter.

Et la vie reviendra.

Illustration : « Les Deux-Magots » par Thierry Colin
<http://www.thierrycolin.com>

